



## Annales historiques de la Révolution française

372 | avril-juin 2013  
Varia

---

# L'ancêtre révolutionnaire : le cas Claude Simon

Louis Hincker

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12789>

DOI : 10.4000/ahrf.12789

ISSN : 1952-403X

### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 121-135

ISBN : 978-2-9083-2789-2

ISSN : 0003-4436

### Référence électronique

Louis Hincker, « L'ancêtre révolutionnaire : le cas Claude Simon », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 372 | avril-juin 2013, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12789> ; DOI : 10.4000/ahrf.12789

---

Tous droits réservés



## ***L'ANCÊTRE RÉVOLUTIONNAIRE : LE CAS CLAUDE SIMON***

Louis HINCKER

L'année 2013 commémorera le centenaire de la naissance de Claude Simon, prix Nobel 1985. L'auteur faisait paraître en 1981 *Les Géorgiques*, un des sommets d'une œuvre qui en compte plus d'un, grand roman sur les rapports entre la terre, la guerre et la Révolution.

Il révélait que l'essentiel de sa documentation venait de la masse des papiers laissés par l'un de ses ancêtres, de la lignée maternelle, et conservés par la famille : le général Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel, conventionnel, issu de la petite noblesse campagnarde et militaire du Rouergue, ayant poursuivi sa carrière sur les champs de bataille de l'Empire avant de mourir épuisé dans sa ferme-château au fin fond du département du Tarn en 1812<sup>1</sup>.

Aujourd'hui, ce très riche ensemble documentaire (correspondances, souvenirs, journaux de voyage, poésies, travaux littéraires, mais aussi bilans agricoles des productions du domaine et actes notariés remontant jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle) est consultable dans le fonds d'archives légué par l'écrivain décédé en 2005<sup>2</sup>. Il permet de comprendre comment Claude Simon a travaillé, et l'une des voies qu'il emprunta dans l'incessante recherche d'une modernité littéraire qui était la sienne.

Sans doute le plus « romanesque » de tous les ouvrages de Claude Simon, *Les Géorgiques* ménagent un suspens avec élucidation d'une

(1) La plus documentée des biographies du personnage remonte à 1906. Il s'agit du chapitre que lui consacre Adrien DRY dans *Soldats ambassadeurs sous le Directoire. An IV-An VIII*, Paris, Plon, vol. 2, p. 247-329. Claude Simon s'en était procuré un exemplaire photocopié, encore présent dans ses dossiers de travail, pour préparer l'écriture du roman.

(2) Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Inventaire en ligne sur Calames, Fonds Claude Simon, cote SMN. Les papiers Lacombe Saint-Michel sont les seuls « Papiers de famille » de l'écrivain à avoir été déposés.

énigme et mort du personnage principal en conclusion<sup>3</sup>. La lutte fratricide qui déchire la lignée, inséparable des révolutions, mais au fil du temps enfouie dans des secrets familiaux, est au final exhibée au grand jour. Mais comme pour tous les autres romans de l'auteur, le texte a une forme au premier abord déconcertante : trois récits de dimensions inégales, trois histoires, trois personnages, se juxtaposent, s'entremêlent, s'interpénètrent, souvent jusqu'à l'intérieur d'une même phrase ; le roman est entièrement structuré autour de la relation analogique entre les temps, les lieux, les hommes, les choses, les mots.

Des trois personnages, jamais nommés ou seulement mentionnés par leurs initiales (procédé qui appartient à la remise en cause de l'évidence de l'identité du héros théorisée par « l'ère du soupçon », et qui a été la marque du Nouveau Roman français des années 1950-1970), se détache le général L.S.M. (plus de la moitié du livre lui est consacrée), député et ambassadeur durant la Révolution. À ce personnage répondent celui de O., spectateur et acteur de la guerre d'Espagne, et celui du cavalier, descendant lointain du général, qui manque de se faire tuer lors de la débâcle de l'armée française sur une route près de la frontière belge en mai 1940 : ces deux autres personnages correspondent à deux motifs récurrents dans l'œuvre de Claude Simon, et qui ont, en grande partie, une dimension autobiographique<sup>4</sup>.

De son côté, le général L.S.M., éloigné de son domaine agricole, ne cesse d'envoyer des recommandations à Batti, sa gouvernante, pour qu'elle prenne soins des semences, plantations, cultures, récoltes, du cheptel et de l'entretien des bâtiments. De longs extraits des lettres envoyées à Batti, comme tout une documentation produite par le général, sont cités, tels des documents bruts insérés dans le roman. La thématique agronomique, comme celles des malheurs qu'entraînent les guerres civiles, explique la référence à Virgile dans le titre du livre, mais elle doit être comprise comme une relecture critique et désacralisée du mythe de l'épopée patriotique, à l'aune des nouvelles préoccupations autant morales que littéraires autour du thème du chaos et de la catastrophe, du désastre, propres à la génération des écrivains des lendemains de la Seconde Guerre mondiale.

(3) Sans oublier le « romanesque » de la forme, de la langue, de la description, ce sur quoi Claude Simon a toujours insisté, où le jeu des associations et correspondances prime sur l'action proprement dite et les relations entre les personnages, toute narration psychologique étant aussi exclue. Voir la récente édition des *Quatre conférences*, Paris, Minuit, 2012, prononcées par l'auteur entre 1980 et 1993.

(4) Notamment *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960 et *Le Palace*, Paris Minuit, 1962.

## Les Géorgiques et l'Histoire

Il faut aujourd'hui concevoir une nouvelle réception de l'œuvre de Claude Simon, à la faveur de la réédition de ses romans dans la collection la Pléiade<sup>5</sup> ; un élargissement de son lectorat donc, passés aussi les débats aux enjeux littéraires sans doute fondamentaux, et un temps tumultueux, autour de l'auto-référentialité et de l'intertextualité des œuvres affiliées à la mouvance du Nouveau Roman, qui toutes ont interrogé, à nouveaux frais, les potentialités comme les limites de la fonction de représentation du langage, jusqu'à en faire l'objet principal de la narration. La reconnaissance de l'importance des œuvres de Claude Simon a d'abord été internationale. La réputation d'écrivain difficile qui colle encore à Claude Simon, stupidement colportée par la presse, en particulier en France, depuis les années 1950, n'est plus de mise plus d'un demi-siècle plus tard.

Constatons aussi la non-réception des romans de Claude Simon par les historiens. Alors que la bibliographie critique concernant l'œuvre de l'écrivain s'étend aujourd'hui sur plus de cent pages, que des thèses majeures d'études littéraires ont exploré les rapports que l'univers simonien entretient avec l'Histoire et la mémoire<sup>6</sup> (rappelons qu'un des romans de Claude Simon publié en 1967 a comme simple titre le mot *Histoire*), pas un seul historien, sauf erreur de ma part, n'a pris part à ces débats.

Reconnaissons que la conception de l'Histoire développée par Claude Simon, au fil de ses romans, a tout pour dérouter les spécialistes, et que les gens du métier peuvent se sentir agressés ou préfèrent se dire non concernés.

À la récusation de l'Histoire comme connaissance du passé, à la non-évidence de l'intelligence du passé, Claude Simon substitue une Histoire cryptée, floue, impénétrable, illogique. Son œuvre s'affirme comme un procès de la croyance en l'Histoire, elle propose de se déprendre du discours historique officiel, pédagogique, linéairement orienté, autrement dit à ses yeux censuré et falsifié.

(5) Un premier volume d'œuvres est paru en 2006, établi par Alastair Duncan, professeur à l'Université de Stirling (Écosse), un second paraît en 2013 comprenant notamment *Les Géorgiques*.

(6) Parmi les très nombreux titres recensés par l'Association des lecteurs de Claude Simon (<http://associationclaudesimon.org/>) : Cora REITSMA-LA BRUJEERE, *Passé et présent dans Les Géorgiques de Claude Simon : Étude intertextuelle et narratologique d'une reconstruction de l'Histoire*, Amsterdam, Rodopi, 1992 ; Claude Simon : *Chemins de la mémoire*, Mireille CALLE (dir.), Sainte Foy (Québec) : Le Griffon d'Argile - Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1993 ; Dominique VIART, *Une mémoire inquiète : La Route des Flandres de Claude Simon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997 ; Peter JANSSENS, *Claude Simon : Faire l'histoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1998.



À la destruction du temps comme de l'espace, à la remise en cause de leur intégrité, semble correspondre la destruction de la phrase de Claude Simon qui procède par fragmentation a-chronologique, décontextualisation, intemporalité des énoncés. L'archive apparemment citée dans *Les Géorgiques* n'est pas, par exemple, identifiée en tant que telle, toute fonction de monument lui est retirée, elle n'est pas non plus un document au service de l'administration d'une quelconque preuve ; sous la plume de Claude Simon l'archive n'est pas un témoignage, elle est un générateur de l'écriture en cours, un opérateur textuel, un nœud de significations ou de bifurcations permettant d'imaginer des associations, des analogies. Alors que *Les Géorgiques* se présentent comme un roman d'archives issu de documents existants, le texte ne respecte pas la distinction entre vérité et vraisemblance. Le roman est centré sur les limites, voire l'impossibilité, de toute restitution de la réalité.

De surcroît, le retour cyclique des événements, l'analogie, voire l'indifférenciation entre l'Homme et l'Univers correspondent à une naturalisation de l'Histoire. Ce sont les lois cosmiques intemporelles et répétitives qui influencent les événements, et le mot « révolution » doit être compris dans le sens ontologique de l'éternel retour et non dans celui d'un progressisme humaniste idéologique. Errance, futilité et fatalité résument ici l'essentiel de la condition humaine.

Mais *istoria*, en grec, veut dire « enquête », rappelait Claude Simon et si l'Histoire comme la narration n'obéissaient plus chez lui à une causalité chronologique, elles appelaient une enquête archéologique à coups d'hypothèses, de recoupements de fragments, de fouilles ; le narrateur s'installait dans la position du chercheur<sup>7</sup>. La spéculation comme expérience sensible devenait objet d'un discours indécis, hésitant, incertain. N'était-ce pas vouloir faire entrer la réflexion sur l'Histoire dans le grand débat moderne sur la non-évidence du réel – entendons la non-évidence de l'intelligibilité du réel – et faire en sorte qu'elle ne reste pas une discipline et un domaine de la pensée assurée de son pouvoir de vérification et croyant à l'articulation mécanique des mots aux choses, à la transparence du langage ?

(7) « Document. Interview avec Claude Simon ». Entretien avec Bettina L. Knapp, *Kentucky Romance Quarterly*, 16 (2), 1969, p. 179-190.

## L'archive des *Géorgiques*

Du travail effectué par Claude Simon à partir des archives de son ancêtre, quelques aspects essentiels avaient été révélés par l'auteur lui-même, ainsi que du côté de l'analyse critique à la faveur de l'accès à quelques exemples des documents utilisés. Tri, sélection, coupe, et même réécriture de l'archive, les extraits insérés dans le roman ne devaient pas être lus comme le fruit d'un respect scrupuleux d'une quelconque authenticité<sup>8</sup>. À plusieurs occasions, lors de la parution des *Géorgiques*, Claude Simon s'était efforcé d'expliquer, à des journalistes qui l'interrogeaient sur la part de vérité de sa narration, que le personnage L.S.M. du roman n'était pas le Lacombe Saint-Michel de l'Histoire, et que son intention n'avait nullement été d'écrire une biographie.

L'ouverture des archives de l'écrivain permet d'aller plus loin, et de s'apercevoir de la complexité des opérations qu'il a réalisées. Travail de virtuose et d'orfèvre, la plus grande majorité des faits à l'intérieur du roman peuvent être rattachés à une référence documentaire, confirmant ainsi un des leitmotifs de Claude Simon répétant à maintes reprises qu'il était incapable d'inventer.

Souvent résumée par quelques mots, par des expressions issues de la documentation familiale, l'archive a trouvé une place au sein même de la narration sans que cela soit nécessairement à chaque fois signalé comme tel. Les manuscrits des *Géorgiques* s'accompagnent d'une série de dossiers de travail, révélant une investigation allant bien au-delà des seuls documents transmis par la famille ainsi qu'une volonté de rationalisation des motifs, à l'aide par exemple d'intercalaires thématiques, qui a présidé à la maturation de l'écriture avant que celle-ci impose à son tour sa propre logique détachée des seules contingences des matériaux archivistiques. Claude Simon a lui-même effectué des recherches dans les archives de l'Armée, dans les archives départementales du Tarn, berceau de la famille, et a complété ses informations par une bibliographie. Il s'est rendu dans la ferme-château ancestrale du général, dont la famille s'était séparée depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, visite longuement décrite dans le roman. Il y a puisé des informations et une documentation supplémentaires, absentes

(8) Voir particulièrement les exemples de ce travail de réécriture, soulignés par Georges Raillard, visant à l'aide de coupe et de changement de mots, ou encore par l'usage du discours indirect, à atténuer, si ce n'est à faire disparaître, la rhétorique et les marques datées du style de Lacombe Saint-Michel, « Les trois hautes fenêtres : le document dans *Les Géorgiques* de Claude Simon » dans Raymonde DEBRAY-GENETTE et Jacques NEEFS (dir.), *Romans d'archives*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1987, p. 137-174.



des archives familiales, qui ont très souvent enrichi de manière décisive la narration. Mais rien ne peut être deviné, à la lecture du roman, de l'hétérogénéité des origines et des statuts préalables des documents. Le roman met seules en scène la découverte, la transmission, puis la patiente lecture par le cavalier et son oncle – oncle Charles, personnage en partie fictif, lui aussi récurrent de roman en roman, qui joue le rôle d'initiateur –, de l'archive ancestrale du général. Il en va de la cohérence de l'intrigue et d'un des principaux motifs du livre : la dissimulation par la grand-mère du cavalier de 1940 des archives de l'ancêtre conventionnel régicide, véritable traître à la caste aristocratique, royaliste et traditionaliste à laquelle il appartenait, rendu responsable de l'exécution de son propre frère accusé d'avoir émigré. Le personnage de la grand-mère est une allégorie de la vérité historique déguisée, de la falsification de l'Histoire, de l'entrave à l'accès au passé, alors même que le respect de la tradition familiale et le souci du patrimoine transmis gouvernent la relation entre les générations. L'ambivalence du rapport à l'ancêtre est poussée jusqu'à l'exhibition sous vitrine d'objets ayant appartenu au révolutionnaire maudit et de son buste monumental dans un salon de la vaste maison de famille qui n'est ouvert qu'à l'occasion. Là encore, Claude Simon s'est vu obligé de préciser, au lendemain de la parution du livre, la part de ses souvenirs d'enfance dans cette mise en scène mélodramatique des entrelacs de la mémoire et de l'oubli de l'ancêtre révolutionnaire. Il est certain que la tragédie familiale fratricide était connue et rapportée par l'entourage du jeune Claude Simon, elle est déjà mentionnée dans une version un peu différente dans son premier roman : *Le Tricheur* paru en 1945. Jeune enfant, Claude Simon semble s'être passionné pour la figure et la notoriété du général conventionnel<sup>9</sup>. Une partie des archives Lacombe Saint-Michel – déjà signalées dans *La Route des Flandres* en 1960 – était dans les mains de Claude Simon depuis longtemps, mais il est tout aussi vrai que dans les années 1970, à la faveur de travaux de restauration de la maison familiale à Perpignan, un placard, masqué par un papier peint, révéla la présence d'une documentation dissimulée. Le buste a aussi existé, les propres recherches de l'auteur pour le retrouver sont restées vaines. Précisons que la grand-mère maternelle de l'écrivain a effectivement été la dernière de la lignée à porter le nom de Lacombe Saint-Michel avant son mariage.

(9) Voir les documents et les témoignages recueillis par Mireille Calle-Gruber qui ont servi à la rédaction des premiers chapitres de la récente biographie : *Claude Simon. Une vie à écrire*, Paris, Seuil, 2011, notamment p. 45.

Mais le plus important n'est pas dans l'authentification ou la vérification de la fiction par l'Histoire. L'exégèse littéraire du texte, en elle-même, garde toute sa valeur. Il ne s'agit pas, pour ma part, en tant qu'historien, d'invalidier quoi que ce soit de la fiction – quel sens cela aurait-il ? –, ni de son analyse et de sa compréhension. Mon propos n'est pas de fournir une explication des *Géorgiques* qui prétendrait transcender et dépasser la spécificité de leur nature littéraire.

Ce qui m'intéresse, c'est le rapport à l'ancêtre révolutionnaire que Claude Simon a développé, en compagnie de ses proches, rapport qui est le fruit de la formation d'une mémoire familiale et généalogique sur le temps long, de génération en génération, rapport qui est aussi le résultat des préoccupations de l'auteur dans le domaine de l'esthétique, de la morale, et de la politique.

Il s'agit de comprendre l'imaginaire familial d'un écrivain, non pas seulement du point de vue de l'analyse littéraire, ni de l'histoire de la littérature, ni de l'histoire prise indépendamment des autres domaines d'investigation des sciences de l'homme, mais du point de vue plein et entier d'une anthropologie de la mémoire et qui intéresse particulièrement l'historien pour la complexité de son feuilletage de temporalités entremêlées.

Il s'agit d'une forme particulière du mythe des origines qui réinterprète la Révolution comme moment fondateur ; il s'agit de l'invention d'un roman familial aux sens historique, littéraire, et même psychanalytique, avec fantasme d'une ascendance en partie idéalisée.

Je propose ici d'étudier le fonctionnement d'une réalité fictive transgénérationnelle, autrement dit analyser la relation entre des personnes d'une même lignée qui n'ont pas vécu au même moment, et qui n'auront pu être contemporaines l'une de l'autre que par l'imaginaire.

Ce qui jusqu'ici ne pouvait être deviné, c'est ce que Claude Simon a finalement laissé de côté au sein de la documentation qu'il a par ailleurs très soigneusement (re)travaillée, tel un sculpteur ou un peintre. Ce qui, par conséquent, n'est sciemment pas dit, dans et par le roman, éclaire le rapport que l'écrivain entretenait avec cette figure ancestrale du général conventionnel. Les documents sélectionnés pour l'écriture des *Géorgiques*, aussi fort que puisse être leur pouvoir d'évocation, ne rendent que partiellement compte de l'ampleur de l'archive dont ils sont issus. Pour ne prendre qu'un exemple quantitatif, les lettres envoyées par le général Lacombe Saint-Michel à Batti, tellement prégnantes dans le roman, ne représentent qu'environ 2 % de la correspondance conservée.





Mais il y a beaucoup plus significatif encore. Deux grands aspects de cette documentation n'apparaissent pas dans le roman : l'arrière-plan généalogique auquel se rattache le héros, et la culture littéraire qui était celle de l'ancêtre. Ces deux points méritent quelques explications.

### **L'arrière-plan généalogique des *Géorgiques***

L'archive familiale révèle tout un enracinement depuis le XVI<sup>e</sup> siècle dans la sociabilité des châteaux de la noblesse campagnarde rouergate, traditionaliste, féodale, au cœur de cette région du sud-ouest qui s'étend entre les vallées du Tarn et du Lot et traversée par l'Aveyron. Sans doute incompatible avec la modernité littéraire du Nouveau Roman, il y avait de quoi construire une saga régionaliste, que Claude Simon a judicieusement contournée. Elle aurait pu, à la limite, l'entraîner vers un univers plus faulknérien encore que ce que la critique a pensé pouvoir relever à propos de l'ensemble de son œuvre, même s'il s'agissait surtout de souligner une parenté de style. Cette possibilité a bien intrigué l'auteur, on relève dans le dossier de travail des *Géorgiques* la reconstitution par ses soins d'un arbre généalogique s'étendant de l'Ancien Régime jusqu'à son propre cousinage contemporain. Ce que révèle l'archive familiale, c'est une idéologie du lignage, patiemment renforcée, à coup d'alliances matrimoniales, de préservation et d'arrondissement des propriétés en faveur des aînés, une ascension sociale confirmée par des carrières militaires et passant donc par le service du Roi (et se poursuivant durant le XIX<sup>e</sup> siècle), un travail assidu de reconnaissance des droits tant du seigneur que du propriétaire, ainsi que la volonté de faire reconnaître la relative ancienneté de la noblesse malgré sa modestie. Sans oublier, la volonté de la lignée, après la mort du général qui avait explicitement épousé les idéaux républicains avant de se rallier à l'Empire, de renouer à l'échelle régionale la chaîne des temps par une réaffirmation de l'appartenance à la société locale des notabilités, soucieuse de se recomposer à partir d'une idéalisation des anciennes traditions ; une partie de la parenté ayant par ailleurs participé à la toute fin du Directoire à une petite Vendée dans le département de l'Aveyron<sup>10</sup>. Un improbable procès en diffamation, remporté par les descendants dans les années 1860, confirme le souci de préservation d'un

(10) Il s'agit des Bancalis, seigneurs de Pruynes, dont les menées contre-révolutionnaires sont relatées par Hippolyte de BARRAU dans *Documents historiques et généalogiques sur les familles du Rouergue dans les temps anciens et modernes*, tome 2, Rodez, 1854, p. 454-456. L'auteur associe le frère du général aux coups de mains organisés par cette petite troupe de monarchistes. Il ne semble pas que les faits rapportés dans cet ouvrage aient été portés à la connaissance de Claude Simon.

patrimoine symbolique légué par la figure de l'ancêtre, autant encombrant que célèbre, même s'il s'agissait de défendre principalement l'honnêteté de sa carrière militaire plutôt que sa postérité politique<sup>11</sup>.

Même si le personnage de L.S.M. le laissait clairement penser, on mesure plus encore le conflit opposant le général Lacombe Saint-Michel à son milieu familial, ses parents, ses sœurs, et au final son frère, malgré une affection réciproque avérée comme le révèle la correspondance familiale consultable à la Bibliothèque Jacques Doucet. Le profil du personnage historique tranche, par son goût pour les idées nouvelles, ses fonctions civiles et militaires qui l'ont propulsé jusqu'au Comité de salut public en l'an III et à la présidence du Conseil des Anciens en l'an VI, et qui lui ont fait parcourir une partie de l'Europe<sup>12</sup> ; son désir aussi de se détacher du traditionalisme, tant royaliste que féodal, concrétisé par un premier mariage à Neuchâtel au début des années 1780, avec Marianne Hasselaer, une très riche héritière hollandaise, protestante, descendante de réfugiés huguenots du Languedoc, femme cultivée en relation intime avec les élites lettrées d'un canton réputé pour son ouverture aux Lumières. Épouse mal accueillie dans le Rouergue, où elle décède précocement, la description de son tombeau édifié sur le domaine a donné un des morceaux d'anthologie des *Géorgiques*.

Il faut ajouter une dimension supplémentaire que Claude Simon ne connaissait pas lui-même. J'ai, en élargissant l'enquête archivistique et bibliographique, identifié Batti, l'étonnant personnage de l'intendante, nommé par ce seul diminutif dans le roman comme dans l'archive. Batti était, elle aussi, de Neuchâtel, de la patrie de l'épouse tant aimée, très probablement arrivée chez les Lacombe Saint-Michel avec elle. Elle était issue, elle aussi, d'une famille huguenote du Languedoc et portait le nom, mais caché, d'une des principales familles de la noblesse du Rouergue dont la majorité de ses membres s'était montrée fidèle au Roi ! La relation maître-serviteur, alliant rudesse et affection, si caractéristique des lettres envoyées à l'intendante par le militaire éloigné de son domaine, se doublait donc

(11) Le détail de cette affaire ne figure pas dans les « Papiers de famille » déposés à la Bibliothèque Jacques Doucet. Voir *Gazette des Tribunaux. Tribunal civil de la Seine, audience du 14 février 1868*, famille Lacombe Saint-Michel contre Charles Marchal auteur du pamphlet *Les Régicides* paru en 1865. Le plaidoyer en faveur de la famille est prononcé par Emmanuel Arago lui-même, grande figure du républicanisme perpignanais.

(12) Lacombe Saint-Michel est régulièrement élu depuis la Législative ; il doit sa promotion au grade de général en novembre 1793 à son action contre les menées paolistes en Corse ; souvent en mission auprès des armées, il est envoyé comme ambassadeur à la cour de Naples à la fin de l'année 1798, au plus mauvais moment car c'est l'époque de la défaite d'Aboukir ; sous le Consulat et l'Empire il exerce principalement sa fonction d'Inspecteur de l'artillerie en Italie.



d'une complicité partagée entre renégats, en rupture avec leurs traditions familiales. Batti n'était pas une domestique, le testament du Général, que j'ai retrouvé dans les archives notariales, confirme le versement d'une pension viagère. Batti, née protestante, renouait donc secrètement avec la région de ses propres ancêtres, alors que la réputation locale de cette famille respectable la rattachait aux militaires ayant commandé les dragonnades du siècle précédent ! Toutes choses qui n'étaient donc pas parvenues à la connaissance de Claude Simon<sup>13</sup>. Il y a là le risque, que je crois assumé par l'auteur des *Géorgiques*, inhérent à tout roman d'archives, qui consiste en l'importation plus ou moins implicite et clandestine, jusqu'à l'insu du romancier, de significations qui lui sont préalables.

La critique littéraire a analysé en profondeur la tendance au langage métaphorique de l'écriture simonienne<sup>14</sup>, liée à la figure de l'enfant trouvé qui défie le vrai, selon une des formes possibles du roman familial de tout écrivain, identifiée dans un célèbre essai de Marthe Robert<sup>15</sup>. Le fils en révolte contre sa famille est un dédoublement de Claude Simon qui hante l'ensemble de son œuvre. Le narrateur de *L'Acacia* (1989), en particulier, a perdu dès sa naissance, à l'instar de l'écrivain, son père tué à la guerre et sa mère dix ans plus tard ; et nombre des romans de Claude Simon mettent en scène le recours à l'archive comme vestige familial d'un passé irrémédiablement perdu. La langue, archive des archives, semble seule dépositaire des restes d'une expérience ancestrale, mais elle est questionnée pour savoir si elle peut être encore en partage, et cette mise en cause du langage aboutit à chaque fois, de roman en roman, à railler, déconstruire, dénier, ruiner toute idéologie de l'héritage.

Si le thème de l'interrogation généalogique est central dans les romans de Claude Simon, il s'agit bien d'une critique adressée à la version univoque du lien entre les générations<sup>16</sup>. L'ensemble de l'œuvre ne cesse d'amplifier les manques et les secrets, sans chercher à les combler. C'est un rejet des stéréotypes et des poncifs culturels de l'imaginaire

(13) Batti s'appelait en réalité Béatrix-Charlotte d'Isarn de Villefort. Testament de Jean-Pierre Lacombe Saint-Michel, en date du 1<sup>er</sup> septembre 1806 déposé chez un notaire parisien : Archives nationales, étude XXXIII/862 ; voir Oscar HUGUENIN « Une famille éteinte », *Musée Neuchâtelois*, tome XXXIII, année 1896, p. 98-100.

(14) Irène ALBERS et Wolfram NITSCH (dir.), *Transports. Les métaphores de Claude Simon. Actes du colloque international du 23 au 26 septembre 2004*, Fankfurt am Main, 2004, Petre Lang, 2006.

(15) Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972.

(16) Francine DUGAST-PORTES, « Le spectre de l'ascendance : fonction tragifiante du personnage de l'ancêtre au fil de l'œuvre de Claude Simon », *Revue des Sciences Humaines*, n° 91, juillet-septembre, 1989, p. 201-220.

familial, un contre-point à l'idéologie de la transmission, une rupture vis-à-vis de l'impératif du lignage, le parti pris d'une désaffiliation assumée, l'émancipation revendiquée vis-à-vis du statut de l'héritier. Tel est le sens du nœud renoué avec le spectre tragique de l'ancêtre refoulé. L'écriture permet de s'offrir des ancêtres choisis, de découvrir des parentés autant entre les mots qu'entre les hommes, et invite à l'identification métaphorique qui a une forte charge de transgression.

Cependant, l'écrivain Claude Simon et le narrateur des *Géorgiques* n'ont apparemment, ni l'un ni l'autre, reconnu le général Lacombe Saint-Michel et le personnage de L.S.M. comme des ancêtres en littérature. C'est à cet ultime écart de désaffiliation que je désire en venir.

### La culture littéraire de Lacombe Saint-Michel

Les archives familiales révèlent une intense activité littéraire de la part de cet officier originaire d'une région reculée et appartenant à la petite noblesse des campagnes<sup>17</sup>. Lacombe Saint-Michel est contemporain de débats esthétiques qui le passionnent, auxquels il prend part en s'adonnant à toutes sortes de travaux d'écriture ; c'est la passion d'un amateur éclairé qui observe les renouvellements de la littérature de son temps. Il copie des extraits de romans, de drames, transforme parfois ses lectures en les versifiant ou en les réécrivant. Il traduit, de l'Italien principalement. Il compose, des idylles pastorales, des chansons. Il rédige quelques souvenirs. Il a le goût de la description, et s'intéresse, à la faveur des débats encyclopédiques de l'époque, à la hiérarchie entre les arts, leur utilité sociale et morale, à la définition du beau ; l'antique à sa préférence, Catulle, plus encore que Virgile, est son modèle. Le Rousseau qu'il vénère est celui de *La Nouvelle Héloïse* et de *L'Émile*, mais il ne semble pas retenir celui des *Discours*. Cependant, il s'oppose à la tyrannie des gouvernements, et l'amour est à ses yeux un puissant agent de transformation sociale face notamment au traditionalisme familial de la noblesse. Il est du côté de la littérature de la sensibilité plutôt que du libertinage. Il a sans doute beaucoup appris auprès de ses collègues officiers ouverts aux débats d'idées, tel Laclos qui restera son ami, et au sein de la franc-maçonnerie aristocratique et militaire, qui à l'époque conçoit des loges d'adoption ouvertes aux femmes

(17) Son profil correspond tout à fait aux analyses, certes maintenant quelque peu anciennes, de Pierre DE VAISSIÈRE, *Gentilshommes campagnards de l'ancienne France. Étude sur la condition, l'état social et les mœurs de la noblesse de province du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Perrin, 1909.



et la vertu qui peut redoubler de leur amitié<sup>18</sup>. Il a sans doute été séduit, en rencontrant sa première épouse, par la qualité des élites neuchâteloises, Du Peyrou, le protecteur et l'éditeur de Rousseau, par exemple, étant un proche de sa belle-famille<sup>19</sup>.

Au fil de ses lectures, de ses réflexions, de ses travaux, quelques thèmes, auxquels il peut s'identifier, sont récurrents : la tyrannie des pères qui empêchent les idylles, le guerrier éloigné de sa bien aimée, le bonheur d'une retraite à contempler la nature. La littérature semble pour lui un exutoire et un moyen d'investigation, de déchiffrement, de compréhension des relations entre les êtres. Elle est une forme de résolution symbolique des conflits de passions et de réalisation des désirs qui sont les siens. Il y verrait une allégorie de son propre vécu. On pourrait le qualifier de lecteur-autobiographe qui cherche dans les arts un moyen de féconder la sécheresse de l'univers qui l'entoure. Le lyrisme qui s'épanche dans ses propres compositions poétiques accueille un « vécu littéraire », soit un espace fusionnel entre la vie et la littérature lue ou rédigée en nom personnel, nourri d'un côté par des expériences biographiques et transformé de l'autre par une traduction stylisée des affects. C'est un mélancolique qui est poussé en avant par la Révolution française dès qu'elle éclate<sup>20</sup>.

Dans deux avant-textes inédits, au milieu des manuscrits préparatoires aux *Géorgiques*, Claude Simon a jugé l'esthétique de son ancêtre<sup>21</sup>. Plus exactement, le narrateur, dont le ton péremptoire n'est pas celui du roman final, tranche dans le vif, et offre une variante, non retenue par

(18) Lacombe Saint-Michel est plusieurs fois mentionné par Laclos dans sa correspondance recueillie et publiée par Laurent Vesini dans les *Œuvres complètes* éditée en 1979 pour la Pléiade-Gallimard. Une lettre de Lacombe Saint-Michel datée du 9 messidor an XI adressée de Milan à Laclos alors général à Naples le qualifie de « camarade de trente six ans et ami de dix », Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, SMN Pp7/6. On trouve dans ses papiers un certain nombre de textes maçonniques. Parmi les villes que Lacombe Saint-Michel est susceptible d'avoir fréquentées, Toul, Besançon, Dijon, mais aussi Bordeaux, Toulouse sont des localités qui ont accueilli ces loges d'un nouveau type. La première loge mixte connue en Europe date de 1751 aux Pays-Bas, patrie d'origine des Hasselaer ; voir Janet BURKE et Maragaret JACOB, *Les premières franc-maçonnnes au siècle des Lumières*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2011. On peut lire dans la biographie que lui a consacré Jean-Paul Bertaud, un texte inédit de Laclos prononcé en loge sur ce thème, *Choderlos de Laclos : l'auteur des Liaisons dangereuses*, Paris Fayard, 2003, p. 78-80.

(19) Une lettre du 8 juillet 1769 de Du Peyrou, ami et exécuteur testamentaire de Rousseau à Neuchâtel, envoyée au marchand libraire Marc-Michel Rey à Amsterdam prouve qu'il était un proche de la famille des parents de Marianne Hasselaer, cité dans les *Œuvres complètes* de Voltaire, vol. 68, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 117. C'est aussi vrai d'Henri-David de Chaillet, le rédacteur du *Journal helvétique*, voir Charles GUYOT, *La vie intellectuelle et religieuse à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 1946, p. 75.

(20) J'ai proposé une analyse mettant en relation l'ampleur de ses lectures et ses essais de poésie autobiographique : « Lecture intensive et poésie du vécu : Lacombe Saint-Michel, l'ancêtre de Claude Simon », *Dix-Huitième siècle*, n°45, 2013, à paraître.

(21) Bibliothèque Jacques Doucet, SMN Ms 12(2) feuillets 177-178 et 221.



l'auteur, de l'ambivalence que Claude Simon pouvait entretenir avec ce précédent familial en littérature. Ces avant-textes brocardent ce « langage pompeux » d'une « fadeur maniérée », emprunté aux « fades imitations des tragédies raciniennes » produites par de « pâles épigones pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle » et que répètent les écrits du général. Il s'agirait d'un « voile » jeté sur les « réalités brutales et quotidiennes de la guerre », et d'un de ces « déguisements » qu'empruntent au passé les « acteurs des révolutions », selon un des plus célèbres aphorismes de Marx, explicitement mentionné, qui raille le grotesque des apparentes répétitions de l'Histoire. À cette incapacité des révolutionnaires « d'affronter dans les mots ce qu'ils affrontent dans la réalité quotidienne » – magnifique et très intéressant contre-sens qui ignore leur surinvestissement précisément dans la langue –, les avant-textes proposent de substituer la description d'une perception du monde à travers « une épaisse paroi de verre », manière de retraduire ce qui obère le regard du personnage principal et de repenser la classique dichotomie, issue des Lumières, de la transparence et de l'obstacle. Cette métaphore du regard à travers « une vitre », ou un « aquarium », est-il encore écrit, qui altère les particularités des éléments, telle la densité du son, ne pourrait-elle pas être comprise comme la désignation, particulièrement suggestive, d'une des principales voies explorées par toute la mouvance, par ailleurs fort hétérogène, du Nouveau Roman ?

Il y a dans ces avant-textes, qui font écho aux réflexions développées ailleurs par Simon sur les fonctions et les potentialités du langage, comme la marque du travail si caractéristique de l'auteur : contextualisation d'abord des documents mobilisés en amont, puis sélection, et enfin textualisation des matériaux tout du long de l'écriture au service d'une nouvelle forme de narration. Et on pourrait poursuivre cette remarque, en notant que les longues lettres adressées à Batti, même fragmentées, découpées, véritables morceaux collés, et insérées dans le roman, ne sont pas sans rappeler le pacte de lecture offert par les romans épistolaires du XVIII<sup>e</sup> siècle où le narrateur présente les faits comme vérifiables, car issus d'une documentation léguée, mais dont la vérifiabilité reste dans les limites de la fiction. On pourrait étendre encore cette réflexion en suggérant au lecteur moderne désireux de se rendre compte de la forme prise par les travaux littéraires du général Lacombe Saint-Michel d'ouvrir *Le Jardin des Plantes*, l'avant-dernier roman de Claude Simon paru en 1997. Il y retrouverait une même disposition et accumulation du matériau qui joue sur le genre littéraire et documentaire, une même juxtaposition de fragments textuels – parfois simples citations –, de moments discontinus qui se répondent en échos, jusque dans la remarquable disposition typographique

de l'ouverture du roman sur deux colonnes séparées l'une de l'autre, et s'étirant sur plusieurs pages – à l'instar des manuscrits de l'ancêtre. La domestication des matériaux qu'implique la métaphore du titre n'est-elle pas, elle-même, une citation du néo-classicisme des Lumières ? En dépit de tout ce qui sépare les romans de Claude Simon de ceux publiés au XVIII<sup>e</sup> siècle, on peut relever que l'esthétique de l'auteur n'y était pas indifférente, qu'un dialogue sous-jacent s'est noué, ici et là, avec ses ruptures et ses réinventions.

Qu'aura donc recouvert l'expression d'« ancêtre révolutionnaire » au fil de ma démonstration ?

Si l'on remonte dans la chronologie du phénomène, il s'agira à l'origine d'un fait social, collectif, vivant, qui concerne ici une lignée généalogique, constitutif d'une mémoire familiale en construction sur plusieurs générations, avec sélection, oubli, et réminiscence, en relation aussi avec la réorganisation de la société française en recherche d'une stabilisation de ses institutions et d'une forme de démocratie acceptable par le plus grand nombre, même si toujours en discussion, et finalement relativement détachée de son passé révolutionnaire. Claude Simon appartient à une génération encore éduquée par cette mémoire historique nationale, dont il a pu vivre jusque durant l'après-guerre la forte teneur idéologique ; mémoire collective qu'il pouvait ressentir comme articulée sur les particularités de sa propre histoire familiale, dans leur versant traditionaliste comme dans leur aspect révolutionnaire. Puis vint le temps de la réinvention littéraire, qui, chez Claude Simon, valait autant ré-identification que déprise vis-à-vis de l'héritage, en relation cette fois-ci avec le profond travail d'anamnèse accompagnant les transformations de la société à partir de 1945, date de son premier roman.

Quand *Les Géorgiques* paraissent au début des années 1980, ce qui pouvait constituer aux yeux de certains comme le socle d'un « roman national » semble s'être effondré, et le passé ancestral des Français est devenu un objet de consommation culturelle<sup>22</sup>. Mais anachronique, l'« ancêtre révolutionnaire », sous son double aspect de réputation sulfureuse et de fondateur de la lignée, n'est pas qu'un motif littéraire sous la plume de Claude Simon ; il est une figure de la singularité, qui a perdu sa fonction sociale structurante. Figure errante, et plutôt inclassable au regard des nouveaux enjeux sociaux-politiques des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, sorte de

(22) C'est tout le propos des *Lieux de Mémoire*, 1984-1992, ouvrage dirigé par Pierre Nora, qui sont contemporains de la publication des *Géorgiques* de Claude Simon.

soleil noir éteint, « l'ancêtre révolutionnaire », tel que le retravaille Claude Simon, pose à l'historien une question théorique de première importance quand il lui faut imaginer que les faits sociaux peuvent disparaître et se transformer en une nouvelle réalité fictive, qui, dans une langue neuve, entend échapper aux codes culturels qui lui sont contemporains<sup>23</sup>. *Les Géorgiques* développent une riche et complexe poétique de la répétition de l'Histoire où le retour spectral du passé conditionne les (im)possibilités de la narration et impose son irréductible altérité<sup>24</sup>.

Louis HINCKER

CALHISTE, Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis

Bâtiment Matisse, Campus du Mont Houy

59313 Valenciennes cedex 9

Louis.hincker@free.fr



(23) Je me permets de renvoyer le lecteur à mon analyse d'un cas comparable : « Mémoire paradoxale d'un lignage révolutionnaire : Michel Leiris (1789-1990) » dans Ludivine BANTIGNY et Arnaud BAUBÉROT (dir.), *Hériter en politique. Filiations, générations et transmissions politiques (Europe, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, colloque des 22-23 juin 2009, Centre d'histoire de Sciences-Po Paris, Paris, PUF, 2011, p. 315-327 ; en compagnie de Pierre VILAR : « Michel Leiris : Roman familial et Révolution, 1750-1990 », dans Annie DUPRAT (dir.), *Les mots des Révolutions : nommer, dénoncer, héroïser, nier (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Nouveau Monde Editions, 2009, p. 285-304.

(24) Jean-François HAMEL, « La poétique d'Orphée. Les révolutions de la mémoire historique chez Claude Simon » dans *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, 2006, p. 175-210.